



HAL
open science

Chercheure hors-statut mais ethnologue. Réflexion sur une activité professionnelle

Francine Fourmaux

► **To cite this version:**

Francine Fourmaux. Chercheure hors-statut mais ethnologue. Réflexion sur une activité professionnelle. Présentation de travaux: Chercheurs hors-statut et recherche contractuelle, Journée d'études LAU, Jean-Charles Depaule (dir.), Apr 2005, Ivry-sur-Seine, France. halshs-00005200

HAL Id: halshs-00005200

<https://shs.hal.science/halshs-00005200>

Submitted on 3 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2005 (mai). Chercheure hors-statut mais ethnologue : réflexion sur une activité professionnelle. Inédit LAU en ligne

► Résumé de la communication lors de la journée Présentation de travaux : Chercheurs hors-statut et recherche contractuelle (dir. Jean-Charles Depaule), LAU, 21 mai 2005, Ivry.

Officiellement c'est-à-dire d'un point de vue scientifique et académique, par rapport à l'institution où j'ai reçu ma formation, l'université, et par rapport à l'institution dont relève ce laboratoire, le CNRS, les activités qui m'identifient sont mes recherches passées sur les danseuses des music-halls parisiens et celles, actuelles sur le monde du cirque aujourd'hui. Plus précisément sur les modalités et les enjeux de l'imbrication entre danse et arts du cirque, qui se manifeste actuellement dans les spectacles. J'essaye d'élaborer un projet de recherche construit sur les quatre axes que nous avons définis au LAU : l'axe « *Corps, gestes et signes* » est le fil directeur ; l'axe « *Territoires urbains, appropriations, mobilités* » s'applique à l'itinérance des compagnies qui se produisent sous un chapiteau, à la périphérie des villes, et les dispositifs de résidence dans les scènes nationales ; l'axe « *Compositions et recompositions des appartenances, reformulations culturelles* », parce que le « nouveau cirque » se définit notamment par rapport au cirque « traditionnel » et dans cette rencontre avec la danse ; et l'axe « *Sources et écritures* » qui concerne la description et les usages de l'image et des récits biographiques. La pratique amateur est incluse également dans ce projet de recherche. Cependant, d'un point de vue plus extérieur, « *hors les murs* », pour reprendre le titre de la journée de l'Association pour la recherche en anthropologie sociale, l'année dernière [1], ces activités peuvent être considérées comme un loisir car mon activité professionnelle rémunératrice s'exerce ailleurs.

La question sur laquelle porte ma contribution, qui est aussi une préoccupation quotidienne est : en quoi ces expériences de recherche appliquée, sur contrat, s'articulent entre elles, avec mes recherches dites « fondamentales » et avec les réflexions engagées aujourd'hui en anthropologie. Cette question n'est ni nouvelle ni

originale. Elle a déjà été abordée par le passé au LAU [2], mais elle semble plus visible aujourd'hui, en regard notamment des politiques publiques de la recherche. L'année dernière l'APRAS, l'AFA [3] et la SEF [4] ont organisé des journées d'études sur le thème de la recherche anthropologique appliquée. De plus, l'accroissement de publications réflexives par les chercheurs contribue à cette préoccupation. Dans un ouvrage collectif récent, par exemple, l'analyse de Valéria Hernandez sur les rôles attribués à l'ethnologue dans le contexte spécifique de sa recherche [5], éclaire tout autant des contextes de recherche fondamentale que de recherche appliquée, semble-t-il. Les rapports d'activité des laboratoires mentionnent parfois ce type de travaux, sous des rubriques diversement intitulées « *Valorisation, diffusion de la recherche* », « *Activités d'expertise, consultance et conseil* », « *Information et culture scientifique et technique* », mais quelle est la part qui leur est accordée par les instances de recrutement et d'évaluation des chercheurs et des enseignants ? Certains laboratoires, peut-être surtout universitaires, et surtout en sociologie, fonctionnent pourtant principalement par contrats, de façon collective et non pas seulement comme une tâche déléguée aux jeunes chercheurs post-doctorants hors-statut.

La dénomination « hors-statut » dissimule en fait plusieurs statuts simultanés. De fait, je suis aussi « *demandeuse d'emploi* » pour l'ANPE, « *sociologue vacataire* » pour l'Association Départementale pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence, l'ADSEA 95, et « *ethnologue* », pour l'Agence culturelle et technique de l'Essonne, ACTE 91. C'est à partir de ces deux activités que je voudrais évoquer, pour une réflexion plus générale, les articulations possibles entre recherche fondamentale et recherche appliquée.

L'ethnologie et l'action sociale [6]

Depuis octobre 2002, j'interviens en tant que sociologue auprès d'éducateurs spécialisés du service Prévention de l'ADSEA 95, à Saint-Ouen l'Aumône, à raison de 26 heures mensuelles. Cette association, issue des mouvements d'éducation populaire des années 1950, comporte plusieurs services tels que tutelles et foyers d'hébergements. Elle est financée principalement par le Conseil général du Val d'Oise. Le service de prévention (de la délinquance) se compose de huit équipes réparties dans et autour de la Ville nouvelle de Cergy -Pontoise, composées elles-

mêmes de deux à quatre éducateurs et éducatrices, qui disposent d'un local sur un quartier. Quotidiennement, ils arpentent les rues à la rencontre des jeunes, pour leur proposer diverses activités, ludiques, sportives et culturelles (des sorties, des séjours et des chantiers [7]) et des accompagnements individuels ou collectifs (recherche d'emploi, de formation...) Leur travail s'inscrit dans la longue durée, il est fondé sur la relation qu'ils établissent avec les jeunes mais aussi les adultes du quartier. Ils ne sont pas mandatés, doivent respecter la libre adhésion et l'anonymat (trois des principes fondateurs de la prévention qui sont sujets de réflexion et de remise en question ces dernières années).

Le recrutement d'ethnologues est une pratique spécifique à l'ADSEA 95 où la démarche est de ne pas imputer les difficultés de ces jeunes à des problèmes exclusivement personnels mais de les replacer dans un contexte social et culturel (à la différence d'autres associations du même type où exercent majoritairement des psychologues). Les fonctions de l'ethnologue-sociologue y sont multiples : lors de réunions hebdomadaires, avec les éducateurs, il s'agit avant tout d'écoute, d'analyse des pratiques, du traitement des données recueillies par l'observation et l'intervention en travail de rue (à l'aide d'une base de données informatique *Proximus*), pour assurer le suivi des parcours des jeunes et de leur famille, mais aussi d'aider à élaborer des projets (pourquoi telle action, quels objectifs pédagogiques, pourquoi ces jeunes précisément), et des rapports d'activités annuels. Nous partageons une réflexion commune sur la prévention, son rôle et sa place dans la société, son histoire, sur les rapports entre famille et école, sur la place du travail aujourd'hui, sur la mixité et la violence, sur le religieux... Le directeur du service, certains « sociologues », et certains éducateurs publient sur ces sujets dans des revues spécialisées. Pour ce travail, je m'efforce de lire des travaux de chercheurs (sur les jeunes, les banlieues, l'éducation) et d'en redonner des éléments de synthèse aux éducateurs. J'ai l'impression d'apprendre autant sur les professionnels de la prévention spécialisée que sur les jeunes des cités.

Une interrogation récurrente surgit dans les moments de découragement : par cette action, l'ethnologue contribue-t-il à remédier à une situation sociale ou à l'entériner ?

Mais plus précisément, pour répondre à la question de l'articulation entre anthropologie appliquée et fondamentale, ce travail contribue à une réflexion sur les

usages sociaux de l'art (cirque, théâtre, arts plastiques) comme instrument d'insertion sociale.

L'ethnologie et l'école

J'interviens auprès d'une classe unique de CP-CM2 à l'école primaire d'un village du sud-Essonnes, (91, Académie de Versailles), en collaboration avec un photographe-plasticien, pour 10 heures annuelles.

L'Agence culturelle et Technique de l'Essonne, qui m'emploie, subventionnée principalement par le Conseil Général de l'Essonne, met en œuvre depuis plusieurs années des projets « *Art-Ethno* ». Ceux-ci sont initiés par la demande d'un ou plusieurs enseignants d'un établissement (le plus souvent collège ou lycée), que l'Acte 91 met en relation avec un ethnologue et un artiste (plasticien, metteur en scène, marionnettiste, photographe, cinéaste), sur un thème consensuel tel que « le quartier, le héros, le vêtement, les stéréotypes féminins et masculins, la mémoire famille, la citoyenneté [8] ». Notre projet s'intitule « *Vie et mémoire des villages* ».

Dans ces projets il s'agit pour l'ethnologue d'initier les élèves à l'observation et à la description ethnographique (réalisation de carnets de terrain), ainsi qu'à l'entretien. La démarche est de conduire les élèves vers la découverte d'un univers familier, où tout leur semble évident et aller de soi, par un regard nouveau et distancié, en partant du plus familier (parents, voisins) vers le plus inconnu (agriculteurs de la région).

Pour l'ACTE 91 et pour les enseignants l'objectif est de promouvoir la diffusion culturelle et artistique, encourager la prise de conscience et la valorisation de la culture d'origine et de la mémoire familiales, et l'expression de soi. L'ethnographie permet aux élèves et aux enseignants de constituer un corpus de matériaux (photos, dessins, textes...) et une démarche distanciée, qui servira de point de départ à la création artistique. Ces projets sont aussi l'occasion de valoriser et redonner confiance en eux aux élèves qui sont identifiés sinon comme en échec scolaire, du moins en difficulté. Des réunions de pilotage permettent aux différents intervenants d'échanger, d'évaluer les actions engagées.

L'articulation avec mes recherches sur le cirque s'effectue surtout par l'approche des phénomènes d'urbanisation et plus généralement sur la mission de diffusion artistique et culturelle de l'Acte 91.

En quoi ces activités d'application contribuent-elles à la recherche fondamentale ?

1) L'un des apports de ces activités est de permettre la découverte de milieux sociaux. Il ne s'agit pas de faire l'ethnologie de l'école, ou l'ethnologie de la prévention, mais il est important de mettre en lumière les conditions et les déterminations de ces activités, pour en définir les usages sociaux. Et bien souvent cette découverte porte davantage sur le commanditaire que sur la population qui est étudiée ou l'objet de la recherche.

2) En suscitant de nouvelles lectures et la constitution de bibliographies, ces activités permettent d'établir un état des lieux de la question, comme une pré-enquête qui met en lumière des pistes exploratoires.

3) Elles aiguisent les outils méthodologiques de la description et de la retranscription, car souvent le travail de l'ethnologue consiste à traduire : du langage du commanditaire à celui de notre discipline, et à celui de son « public cible », et inversement. Enfin, pour ce type d'activités, le chercheur est contraint d'apprendre à travailler vite. Paradoxalement, ce sont les outils méthodologiques de l'ethnologie qui attirent et justifient les demandes, mais les conditions de recherche ne permettent pas de les appliquer (notamment la longue durée). Ce qui peut générer, outre le sentiment de frustration, l'impression de non-légitimité des résultats produits.

Quels sont les apports de la recherche fondamentale à la recherche appliquée ?

A Nanterre, le « *Groupe de recherche et de Pratique : Ethnologie. Demandes sociales, Applications* », GREPETHNO, dirigé par Frédérique Fogel (LESC-CNRS) et Gilles Raveneau (Université Paris 10), et depuis peu, la Commission « *Anthropologie d'intervention* » de la Société d'ethnologie française [9], constituent deux espaces de rencontre et d'échange sur ce sujet. Pouvoir rendre compte des difficultés comme des résultats et des hypothèses, des doutes et des conclusions, sur différents points

transversaux à la diversité de ces travaux est en effet nécessaire à la réflexion et à l'évaluation. Trois points y sont notamment discutés : la demande, la restitution, les usages de cette production.

La demande est parfois très précise, mais souvent floue, ou fluctuante : « *du terrain, du qualitatif, du symbolique* ». Il convient donc de la comprendre voire de la transformer. Par exemple l'essentialisme, à propos des cultures d'origine et cultures familiales des jeunes migrants (demande récurrente également en formation continue), nécessite de répondre de façon décalée, en privilégiant une approche par thèmes (alimentation, famille), et non pas aires géographiques (Afrique, Maghreb, Asie), ou en centrant l'intervention sur la rencontre inter-culturelle, ou encore en interrogeant la notion de culture et en suscitant un regard réflexif et une prise de conscience sur les appartenances culturelles des personnes impliquées (commanditaire lui-même). Par ailleurs il importe de savoir négocier un contrat, en évaluer la durée, l'ampleur et les limites (10 heures annuelles et 26 heures mensuelles ne sont pas révélatrices des heures réelles de travail effectué).

Les modalités de la restitution, par leur diversité, nécessitent une réflexion sur l'écriture et les modalités de diffusion (fiches de lecture, comptes-rendus analytiques, conférence, débat, enregistrement audio, recueil de témoignage, film, exposition, performance artistique...). Ainsi un metteur en scène nommait « la foire à l'ethno » la journée où les élèves présentent leurs réalisations aux autres classes des projets Art-ethno. L'oralité a une dimension souvent plus importante que l'écrit.

Les usages de cette production, pourtant essentiels, restent parfois obscurs et incontrôlables. Qu'il s'agisse d'un rapport ou d'une recherche-action avec préconisations, l'ethnologue a souvent le sentiment que son travail n'est pas utilisé ou il ignore tout des utilisations qui en sont faites (légitimation de décisions antérieures ?). Et parfois, et c'est le cas pour les deux activités évoquées, l'intervention se suffit à elle-même aux yeux du commanditaire : faire parler, écouter, ouvrir des voies d'échange, valoriser en étant porte-parole.

Ce que je voudrais donc souligner c'est la nécessité d'une réflexion collective. Aujourd'hui, il conviendrait de reposer la question de la place de l'ethnologie (qui tend à se réduire encore davantage à l'université suite à la réforme LMD), dans la demande sociale, au regard de ces diverses activités d'application : comment y répondre et aussi comment la susciter ?

Parallèlement à la question des conditions et des usages de production du savoir anthropologique, se pose de nouveau celle du choix et de la construction des objets de la recherche dans le contexte actuel (Agence nationale de la Recherche, projets « incitatifs », contrats CIFRE pour les doctorants). Enfin, certains commanditaires font exclusivement appel à des ethnologues « exotiques » [10], plus légitimes . L'enjeu est donc d'autant plus important pour l'anthropologie urbaine et l'anthropologie du proche.

[1] « Anthropologues sous contrat, Ethnologie hors les murs », APRAS, 2 mars 2004, cf le compte-rendu de Dominique Lebleux dans le *Journal des Anthropologues* n° 96-97, 2004, pp. 343-350.

[2] Terrolle Daniel, 1999 « Une recherche sous influence », *Journal des anthropologues* n° 79, pp. 149-154, Choron-Baix Catherine, 1989, « L'anthropologie à l'école. Utopies et réalités », *Migrants-Formation*, n° 77, juillet, pp. 118-126, et communication de Daphy Eliane et Delaporte Yves, « Où sont les spécialistes ? A propos des articles dits de vulgarisation », Journée d'études *Questions d'ethnologie*, LAU, Ivry, 19-20 mai 1999.

[3] « Anthropologie sous contrat : pratique et produits », journée d'études du 28 mai 2004, Paris, MSH.

[4] « L'anthropologie appliquée aujourd'hui », colloque international organisé par la Société d'ethnologie française et la Sociedad española de Antropología aplicada, 24-26 mars 2004, Bordeaux.

[5] Hernandez Valeria, 2005, « Démarche anthropologique et hiérarchisation dans des espaces à activité finalisée », in Leservoisier Olivier (dir.), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*, Khartala, Paris, pp. 185-206.

[6] Je tiens à remercier Frédérique Fogel, pour son implication et sa contribution à cette réflexion, cf sa communication « Faire avec les derniers militants du social : l'ethnologue et les éducateurs de rue », Journée de l'APRAS « Anthropologues sous contrat, Ethnologie hors les murs », 2 mars 2004.

[7] Rénovation de bancs d'un square, peinture de cage d'escalier, nettoyage de parking souterrain, débroussaillage dans la campagne environnante, animations lors de carnivals et de fêtes de quartier...

[8] Cf communication de Christine Jungen « Pour une ethnologie en milieu scolaire ? Quelques pistes de réflexion », Journée de l'APRAS « Anthropologues sous contrat, Ethnologie hors les murs », 2 mars 2004. Cf également Monjaret A., Provost G., 2003, Monjaret Anne et Provost Gisèle, *Apprentis ethnologues ...quand les élèves enquêtent*, Paris, CRDP-SCEREN.

[9] Groupe constitué de Sylvie Malsan (SEF), Anne Monjaret (CNRS-CERLIS), Gilles Raveneau (Université Paris 10), Benoit Carteron (Université catholique de l'ouest), Frédérique Fogel (CNRS-Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative), Françoise Lafaye (post-doctorante au Laboratoire Société, santé, développement) et moi-même.

[10] C'est ce que souligne Philippe Erikson (CNRS-LESC), qui étudie les Matis d'Amazonie, cf communication à la journée de l'APRAS, « Faire de l'ethnologie dans une entreprise extractive multinationale », 2 mars 2004, et « Tout ce qui ferait fuir un âne... L'amour du métier chez les électriciens du bâtiment », *Terrain*, n° 39, 2002, pp. 69-78.